

Louis José Lestocart

histoire(s) d'une main

Main ouverte et immobile. Endroit hermétique, lisse. Paume à la peau molle et douce. Cuirasse de vélin tendu. Main féminine abandon-née, droite vers le ciel, paume en l'air et pouce écarté, qui s'est déta-chée de son corps sans y penser. Le corps restant invisible. La main s'est élevée puis le poids l'a fait retomber. C'est la pesanteur qui a or-donné la justesse du geste et sa lisibilité. On imagine maintenant dans cette main des mouvements sans intention telles de courtes catastro-phies. Avec un léger décalage. Car cette main ayant la mémoire du corps qui la porte peut se tourner et se retourner sur elle-même, histoire de laisser filer le temps. Elle qui se porte souvent à la poitrine, sur la gorge ou se livre à d'autres actes, plus intimes.

Douceur de la pose qui veut faire un pont, pour ainsi dire, vers l'autre. Main tendue mais cette main s'est peut-être tendue vers nulle part, vers aucun lieu de l'espace en particulier. Il y a en elle le souvenir d'actes bien connus comme celui de caresser un corps à des endroits idoines ou de venir sur un menton, un front couvert de sueur, et même ... de tenir en main un peu de son destin. Elle a même du masser des pieds fatigués comme pour se tenir soi-même en main. Cette main a dû en serrer d'autres avec douceur, avec un sourire commercial ou moins réglementaire : avec empressement, gratitude, onction, adoration, re-connaissance. Prémonition d'un obscur enlacement. On peut presque en tâter la paume, sentir la pression de son pouce. C'est vraiment beau-coup dire en peu de mots.

Main tendue, donnée avec amitié et bienveillance qu'on peut aussi se passer dans les cheveux, en un geste d'impatience, de coquetterie, d'espérance. Mettre en un geste nonchalant sur la hanche et se dandiner. Parfois cette main en rencontre une autre s'y accroche. Main dans la main, c'est une joie enfantine qui éclate dans l'instant. On peut aussi y serrer un objet. Tel un objet de culte au sens mystérieux. Une immuable sphère d'éternité saisie à pleine main. A pleine main. Ca attaque le bulbe, la moelle, les centres nerveux. Effleurement brûlant ... Geste de sculpteur ou d'amant ? ...

Main ouverte et immobile dans un soudain silence. Tout peut ar-river. Main hésitante qui effleure, égratigne, palpe, tripote, empoigne, vérifie. Main fébrile qui se convulse toute seule ou éprouve soudain le très grand besoin de couper. Main qui s'appuie sur la bouche pour pré-venir un cri peut-être ou qui plonge vers une destination mystérieuse ou bien qui se porte simplement au coeur, se pose sur un bras pour le pres-ser doucement ou sur une épaule ou enlace une taille. La main Elle-même. Une main est presque toujours à portée de main décrivant un lien pour ainsi dire, pour faire entrer dans son histoire. Tout peut arri-ver. Elle amène l'émergence d'une réalité autre, d'un autre espace et au-tre temps, qui engendre du corps absent, corps qui ne saurait en créer un autre que le sien, palpable. Il y a aussi l'histoire de la main sur le vi-sage. Le stade du miroir chez Lacan. Le aha-Erlebnis qui enfante un corps, le sien.

Cette main, on la secoue en l'air parfois avec une infinie gauche-rie, dans un sens puis dans un autre. Toute une existence organique est là devant avec la brise d'une imperceptible respiration, le battement d'un coeur comme si la main était agitée d'un léger frisson. Dans un flamboiement sourd et charnel, elle semble à présent d'une réalité plus importante que toute oeuvre d'esprit ou d'art. Sombre image byzantine, parsemée de bijoux ternis, dont l'aspect solitaire s'intensifie sous la lu-mière patinée d'un léger reflet gris. En la faisant pivoter de quelques degrés, d'autres mondes s'allument en

elle. On y verse un peu de lotion rafraîchissante afin de se tamponner le visage. On peut y tenir un sein si cette main est incurvée, comme ici. Sein qui viendra se courber sur la main. Ou tenir un verre, un livre, un bouquet de fleurs coupées ou une bille d'agate, un bel objet d'ivoire qu'on fait tourner entre ses doigts pour affûter sa pensée. On peut y appuyer le front, farouchement, en si-lence. Des tas de choses peuvent tomber sous cette main. Vêtements, serviettes, sous-vêtements. Tout ce qui peut tomber sous elle. Là-dessus, on sent qu'elle a son mot à dire.

Et puis peindre, et puis dessiner, et puis écrire. Main durérienne habile au tracé de gravure, main borghésienne experte pour écrire des histoires pleines de jeux de miroir. Cette main-là, ici lâche des lettres, des mots. Mots en l'air de plus en plus nombreux et de ce fait radicale-ment poétiques. Forêt de petits papiers s'envolant au vent. Pas de si-magrées. Lettres, signes, sens et puis bien d'autres termes qu'il faudrait inventer pour décrire ce monde virtuel leibnitzien de créatures, de vi-vants, d'animaux, d'entéléchies, d'âmes contenues dans ses moindre par-ties. Chaque portion conçue comme un jardin plein de plantes, un étang plein de poissons. Chaque rameau de la plante, chaque membre de l'animal, chaque goutte de ses humeurs étant encore jardin ou étang.

Que tout tombe en pluie ! On n'a qu'à tendre la main pour les toucher ces mots à venir. Du même geste qui sert à flatter une joue, à s'avancer vers une autre main, pour la câliner. Quelques mots encore. Voix puissante et puis aucun son. Mots naturels de la vie courante pourtant ici, déplacés, comme déportés d'un sens plus profond. Chu-chotement de mots délicieux. Tous les mots interdits gardés en soi. Glossolalie d'une profonde tristesse. Mots prononcés sérieusement et de façon à être pris au sérieux, indices d'un acte à venir. Quelques mots à peine tombés des lèvres. Des mots tendres peut-être. Tendres et sup-pliers qui s'agrippent. Prononcés haletant, les lèvres engourdies. Des bons mots ou des mots qui se dessèchent dans la gorge et prennent naissance dans la main. De bien jolis mots. Des mots qui ne veulent rien dire. Des mots qui bourdonnent dans la tête. Pressants, cajoleurs, cor-diaux, assaillant par douzaines. Comme ces petits mots qui assurent pleinement de l'amour qu'on porte à quelqu'un. Des mots choisis au petit bonheur. Tous les mots doux qu'on veut dire et qui ne s'adressent finalement à personne. Des mots au reste qu'on ne peut saisir. Séries d'énumérations, histoires données sans liaison se succédant, se torsa-dant, juxtaposées, d'autant plus belles, plus émouvantes qu'elles s'ap-prochent du rêve. Pourtant dans tout cela, il n'y a rien d'irrationnel.

En un mot il faut faire confiance à la main. Fabuler, écrire des his-toires ou traiter simplement des faits divers. L'effet des mots devient littéral. L'expression la plus évidente est le cercle. Cercle des désirs, cercle du Temps, cercle vicieux. Manifestement cette idée peut se pour-suivre à l'infini. Quelques mots bien déterminés encore composés d'une pluralité d'éléments avec une grammaire, du vocabulaire, des phrases. Bousculade d'idées opposées. Fleuve de mots passant du journal intime au monologue intérieur. Mais on n'est sûr de rien. Et naturellement ce n'est pas une tache aussi simple qu'il paraît. Au contraire plus on as-semble et ordonne de la façon la plus rationnelle possible tous les mots et plus la même impression de désorganisation se fait, se voit, se touche presque. Mots dans la main. Mots ressassés en elle, mots comme des couleurs qui projettent des formes, des envies, des désirs. Il faut peut-être enlever tous les mots de plus de trois syllabes, toutes les idées mé-taphoriques, tous les aspects qui peuvent obscurcir l'histoire qui veut se raconter et empêche, comme aurait dit Aristote, de "se la mettre sous les yeux". Amas de mots stériles. Mots injurieux. A l'envers, en diago-nale, n'importe comment, mots qui dansent, se brouillent. Répétés comme des gestes, tordus, effilés, recroquevillés, telles des serres, des pattes qui griffent. Des mots comme des battements de coeur.

Ça a l'air surtout d'être des mots détachés les uns des autres qui n'ont pas grand sens séparément. Si on les relie, par contre, tout prend sens. La main l'explique très bien comme si elle suivait une voie pré-cise. Cette même main qui sert à manger, à boire, fumer et rédiger, plus toutes sortes d'innombrables activités, on pourrait rester là des heures à lui dire des choses toutes pleines de mots.

Allonger ce moment comme elle-même s'allonge sous nos yeux par ce geste d'invite. Geste anodin ? Dans ce processus incité par les mots, on dirait que les limites n'existent plus. Comme si on écrivait une lettre d'amour qu'on n'enverrait pas. D'ailleurs le destinataire est là. C'est cette main qui recueille, apprivoise, caresse ou laisse échapper. Des mots fusent en elle encore et donnent l'impression d'un tourbillon de fils noirs.

Puis, instantanément, les mots commencent leur oeuvre invisible et souterraine. Les phrases se forment, se cognent, percutent et s'éloignent dans l'indicible imaginaire. On les voit prendre forme parmi les ombres et la réalité des ombres. Bon nombre de mots fâcheux sûrement qui accomplissent ce même mouvement à l'infini, sur des trajectoires fermées. Vient le moment enfin où les choses jaillissent comme des fleurs jusqu'au stade final. C'est le chaos total, tout est fichu. Phrases haletantes, mots non articulés tels de grandes voix tonnantes, assourdissantes. Mots qui sont pourtant comme des mains, des mains qui caressent l'air tout autour d'elles comme si elle voulait le charmer, le rendre plus docile, plus doux. Ce sont aussi de petites fourmis venues du Chien Andalou, film érotique sur l'amour.

Il est maintenant difficile de décrire par des images ou par des mots ce que peut faire cette main. Des mots qui au reste ne peuvent être entendus. A charge qu'elle le fasse réellement. Ce qu'elle s'efforcera peut-être finalement d'assumer. Car la main organisant à sa façon la totalité des émois et désirs sert aussi à se promener sur un corps, à se glisser dans un corsage, à ouvrir une braguette, à se placer sous une jupe. La main ne peut maîtriser sa nature. C'est soit combler tous les désirs ou se sentir brusquement les mains vides. Bouffées d'une obscure douceur. Mains moites. Mains arc-boutées par derrière le dos qui dégrafent, délaçant, défont, ouvrent, font glisser. "Vilaine affaires", avec des couleurs crues et laides. Souvent aussi vives, colorées et drôles ; du moins d'après les souvenirs où des mains encore écartent des vêtements, où des mains cachent ce qu'il ne faut pas voir ou voir. Puis par toutes sortes de moyens tachent de donner un sentiment agréable. Quelques restes étioyés de cette mémoire de gestes et de mots. Comme s'il y avait toujours des multitudes de couches à enlever. Puis on en vient à s'interroger sur ses propres mains qui brillent devant nos yeux comme si elles se chargeaient de sens nouveaux. Mains exprimant le vice ou mains jointes.

On pourrait rester là des heures à lui dire des choses toutes pleines de mots à cette main qui fait signe d'approcher. Se fait don. On dirait que c'est la main même de la Providence qui a guidé jusqu'ici, jusqu'à elle. Ou que c'est une main de Gloire qui ouvre toutes les portes. Sagesse-folie, richesse-pauvreté, fécondité-stérilité, vie-mort, domination-esclavage, paix-guerre, beauté-laideur, certes la main est porteuse de cela. Et, mythiquement, elle sépare le néant du créé. Le Sepher Yet-zirah (Livre de la Création), y place le signe de la Vierge. Grégoire de Nysse voit lui que les mains sont, sur le besoin du langage, d'une aide particulière. Puisqu'elles permettent de représenter nos paroles par des lettres. On sait maintenant à quoi s'en tenir. On a là, en quelque sorte, tous les éléments en main. Mais on peut aussi passer la main, ou faire passer d'une main dans une autre. On peut encore y porter le dos à ses lèvres pour l'embrasser. Si l'on est galant. Cette main a pu encore tenir le bas d'une robe, suspendre un geste, s'accrocher à la poignée d'une porte ou se mettre en visière devant une lumière aveuglante ou bien frapper du plat sur un mur comme on frappe avec insistance à une porte secrète, ou simplement s'appuyer contre celui-ci, tenir une cigarette entre ses doigts, tâter anxieusement autour de soi comme si on était dans le noir ou se frapper la cuisse devant l'évidence. Le sens de tout cela coule de source même si c'est très compliqué à faire, à voir, surtout à décrire. Car on peut toujours rendre la main ou la passer. Tenir le poing fermé autour du secret caché vibrant de réminiscences nostalgiques, d'espoirs prometteurs ou alors réaliser qu'on a entre les mains une arme mystérieuse d'une portée infinie : l'écriture.